

XYZ. La revue de la nouvelle

Les tattoos de mon oncle Ray

Tom McMillan



Number 133, Spring 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/87732ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

McMillan, T. (2018). Les tattoos de mon oncle Ray. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (133), 69–74.

Les tattoos de mon oncle Ray

Tom McMillan

J'AI EU QUATORZE ANS le jour où mon oncle Ray m'a montré comment me tatouer.

Le gars le plus cool de la terre, mon oncle. Toujours une cigarette derrière l'oreille. Ray sacrait comme Richard Pryor et possédait l'équivalent d'une décennie de magazines *Penthouse* que je feuilletais pendant qu'il grattait sa guitare dans notre garage. Ray m'a appris comment faire des ronds de fumée. Un jour, juste pour le fun, il m'a rasé la tête, le rasoir électrique dans une main et une Heineken dans l'autre. Il a dit que j'avais l'air d'un singe astronaute prêt pour le lancement.

Ma mère le traitait de solitaire. Même enfant, elle disait, ton oncle avait pas d'amis.

Ray disait que l'amitié n'existait pas en prison, juste la haine qu'on portait comme un condom.

•

« La prison, c'est pas comme le monde extérieur », il m'a dit ce soir-là pendant qu'on roulait pour aller chercher du chinois pour mon souper de fête. « Là, c'est battre ou se faire battre. »

Calgary était comme un fourneau ce mois de juillet là. Ray n'arrêtait pas de râler à cause de la chaleur, essuyant la sueur de son front avec une pile de serviettes en papier de restos rapides qu'il avait fourrée dans sa poche de pantalons. Il n'avait pas plu dans le sud de l'Alberta depuis trois mois. CTV avait déclaré que c'était l'été le plus chaud depuis 2004, l'année où mon père était mort. Le Ford Bronco de Ray n'avait pas l'air conditionné, mais je serais quand même resté dans le siège passager toute la journée, la peau en feu, à suer jusqu'à me transformer en raisin sec.

« Fuck le chinois, p'tit gars », il a dit en me faisant un clin d'œil depuis son siège. « On va faire un tour au casino pour te gagner un cadeau de fête. »

Vu du stationnement, le Century Casino avait l'air d'un entrepôt sur lequel on avait collé des néons. Ray a brusquement ouvert la porte du conducteur puis a sauté en bas. Le mouvement a déclenché quelque chose parce qu'il a gémi et projeté un jet de vomi, qui a éclaboussé le bout de ses Nike. Ray s'est laissé tomber contre le Bronco, essuyant son menton avec son avant-bras.

« La prison », il a marmonné. « Y m'ont fait manger de la merde, ça fait que mon estomac est tout fucké asteure. »

Mon oncle buvait plus de bière que d'eau, mais chaque fois qu'il vomissait, Ray blâmait la prison. Le boucan d'un gros lot avait traversé le stationnement. Après avoir claqué la portière du camion, Ray est resté un moment à fixer le soleil couchant comme s'il pouvait peut-être lui faire peur et lui faire faire demi-tour.

« *Come on, Ricky* », il a dit après un moment. « Faut vraiment que j'aille aux toilettes. »

Le premier étage du Century Casino grouillait de monde en train de miser, d'acheter de l'alcool, de gagner des petites fortunes et d'en perdre des grosses. Des néons inondaient la pièce de lumière artificielle. On a filé vers les toilettes, où il y avait une ligne d'hommes et de garçons penchés au-dessus d'urinoirs en porcelaine. Ils regardaient tous droit devant, faisaient semblant qu'il n'y avait pas une demi-douzaine d'autres hommes derrière eux serrant des verres en plastique remplis de vingt-cinq cents, toussant impatiemment.

J'ai pris la première cabine qui s'est libérée pendant que Ray attendait un urinoir. Une fois à l'intérieur, j'ai tiré la chasse et suis resté debout, retenant mon souffle, faisant semblant d'uriner. J'aurais aimé que les enfants cool me voient en train de traîner avec Ray. Les autres garçons auraient peur de moi. Les belles filles penseraient que je suis dangereux. Je me ferais inviter aux partys du vendredi soir et j'aurais la chance de faire les trucs sexy que je voyais les hommes faire sur Internet. Quand mon oncle a commencé à cogner sur la porte en plastique, j'ai zippé mes pantalons et

« Qu'est-ce que tu foutais ? » a dit Ray. « Tu te polissais le chinois là-dedans ? Ah, je pourrais t'en raconter, des histoires. »

Tout d'un coup, un homme avec un chapeau de cowboy noir est sorti de la file et a frappé mon oncle sur l'épaule droite. Le bord du chapeau de l'homme bloquait la lumière du plafonnier. Son cou était de la taille de notre jambon de Noël. Un type maigre qui portait un t-shirt d'AC/DC se tenait derrière lui.

« Ray le *stool* », l'homme a dit, et sa voix a fait taire les toilettes.

Se retournant sur les talons, mon oncle Ray a serré les poings. Il a fait un pas puis s'est arrêté, levant la tête pour examiner le géant qui lui faisait de l'ombre. « *Fuck.* »

« C'est vraiment toi. » Le géant a éclaté de rire, de courts éclats essoufflés. « Ray le *stool* du bloc D. »

Ray avait passé l'été à raconter des histoires à propos des hommes à qui il avait fait mal — avec un poing, un tuyau, un poignard taillé dans le manche d'une brosse à dents. Mon cœur battait à toute allure. Je me préparais mentalement à un bain de sang. Mais à la place, mon oncle s'est cambré et a levé ses deux paumes pâles. Un muscle s'est contracté dans sa mâchoire alors qu'il regardait le linoléum, ses narines se dilatant comme celles d'un chien en chaleur.

« J'suis avec mon neveu. On veut pas de trouble. »

Le géant a jeté un œil vers moi, puis vers la foule qui observait. Un téléphone a vibré dans sa poche alors qu'un air de suffisance déformait son visage laid.

« *Bitch* », il a dit, et du crachat est sorti de sa bouche, expulsé comme une balle de fusil.

Ray, de la salive coulant encore sur sa joue, a attrapé mon biceps et s'est précipité à l'extérieur des toilettes. On est passés à côté des machines à cinq sous et des tables de vingt et un à toute vitesse pour nous rendre au stationnement et on a cherché le Bronco dans le crépuscule naissant. On est restés dans le camion un long moment, à écouter 105,5 FM, sans parler. Les yeux de Ray étaient pleins de larmes et je voulais lui dire que je l'aimais encore plus pour avoir menti, que

toutes les histoires que j'avais racontées à propos de *cheerleaders* nues n'étaient pas vraies non plus. Mais je n'ai rien dit.



« Donne-moi le Bic qu'y a dans le cendrier. » Sa voix s'est cassée. « Y'a un paquet d'aiguilles dans le coffre à gants. »

J'ai saisi le stylo et le lui ai donné. Il l'a déshabillé comme une femme. Il a lancé l'encre et la bille sur le tableau de bord tout en glissant l'aiguille à coudre dans le bout du manche vide, agitant le briquet en dessous jusqu'à ce que du plastique fondu enveloppe l'aiguille dans une étreinte amoureuse. Ensuite, il a pris une bouteille de Coke qui se trouvait sur le tapis et l'a utilisée pour se pratiquer. Des rubans de plastique s'enroulaient étroitement en s'éloignant de l'aiguille chaude. La calligraphie de Ray semblait incertaine, enfantine, un beau gâchis, mais après une minute il a souri. Je l'ai regardé casser le tube d'encre en deux et tremper l'aiguille dedans.

« Regarde-moi », mon oncle a dit en enlevant son gilet brusquement. Le torse de Ray était un patchwork d'encre noire. Ça m'a fait penser aux graffitis dans la cabine des toilettes. Il s'est donné une bonne claque sur le ventre. « J'ai le contrôle sur ça, Ricky. Tu comprends ? Moi, pas eux. »

Après avoir trempé le bout de nouveau, il s'est penché vers l'arrière et a enfoncé l'aiguille dans la chair au-dessus de son nombril. Encore. Et encore. Des mots ont lentement pris forme sur sa peau rosée : VIVRE LIBRE OU MOURIR. Des bulles de sang formaient des points rouges, les lettres étaient plus noires que la nuit qui nous entourait. Je suis resté assis à regarder, conscient de la salive qui inondait ma bouche, de mon souffle court, d'une étrange chaleur qui s'insinuait en moi.

« Ton tour », a dit Ray en arrachant l'aiguille et en la jetant par la fenêtre. Il en a sorti une nouvelle du paquet et a fait fondre le manche mutilé du stylo autour de l'aiguille.

Être complètement différent, j'ai pensé, mais un tattoo ne pouvait pas arranger ça.

« Tes initiales, ça t'va ? Remonte ta manche. »

La chair de poule tachetait mon cou. J'ai regardé les tattoos de mon oncle : le barbelé autour de son cou et le visage de ma grand-mère sur son flanc gauche. Le bras droit de Ray portait des sirènes, une qui souriait, l'autre qui pleurait. Ça m'a fait me demander quel genre de petit garçon il avait été. Probablement malheureux. J'ai donc levé l'épaule droite, sentant ma langue se réfugier dans ma gorge alors qu'une douleur lancinante enflammait ma peau. Je ne pouvais pas regarder. Deux fois j'ai dû donner un coup de poing sur le siège passager pour éviter de hurler.

Après avoir terminé, Ray a tamponné mon bras avec une serviette en papier du McDonald's. Il a ouvert la fenêtre et a versé du Coke Diète éventé sur ses doigts pleins d'encre.

« *Good job, Ricky* », il a dit en s'essuyant les mains sur son t-shirt. Il a saisi ma cuisse et l'a serrée. « Vraiment. »

Notre *takeout* attendait dans une boîte au Shanghai Palace. La cabine du Bronco s'est rapidement mise à sentir les rouleaux impériaux et la graisse chaude. La lumière de la cuisine était allumée quand on est arrivés dans la cour. Ma mère est sortie sur le balcon, un verre de vin rouge dans la main gauche.

« Vous avez eu du fun ? » elle a demandé avec indifférence. J'ai soulevé la serviette en papier de mon bras pour voir s'il y avait du sang. Ma mère s'est raidie, s'est tournée vers son frère. « *My God, Ray*, qu'est-ce que t'as fait ? »

« C'est bon pour lui. »

« T'as mutilé mon fils. »

Ray m'a jeté un coup d'œil. « Le kid est plus *tough* que tu penses. »

Après le souper, ma mère m'a envoyé regarder la télé en haut pour pouvoir crier après Ray. Mon oncle est sorti en trombe quand elle a commencé à citer des psaumes de la Bible. Il était couché sur le capot du Bronco à boire de la Heineken et à fumer des cigarillos. Quand le vent a tourné, 73

une douce odeur de tabac s'est glissée par ma fenêtre. La brise rafraîchissait mon bras. « Plus *tough* que tu penses », je me répétais, savourant les mots comme des bonbons. J'ai sorti un stylo de mon sac à dos et j'ai fait courir le bout sur ma peau. Quand l'encre s'est épuisée, j'en ai sorti un autre. Au matin, des étoiles bleues tachaient mes jointures et des serpents rouges glissaient sur mes avant-bras, mais je n'étais toujours pas rassasié.

*Traduit de l'anglais
par Sabrina D'Arcy*